

Le général François Fournier-Sarlovèze (1773-1827)
(par Diégo Mané, Saint-Laurent-de-Mure, mars 2023)

D'abord compilation de mes messages relatifs sur Planète Napoléon, après ma lecture en 2020 de l'ouvrage de Marcel Dupont, « **Fournier-Sarlovèze, le plus mauvais sujet de l'armée** », Paris, réédition de 2002, dont j'ai conservé, en guise de Fil d'Ariane, les titres des différents chapitres. Puis suivront mes commentaires sur les péripéties militaires du personnage.



Qui ne connaît pas, au moins de nom, le général François Fournier, qui n'ajoutera Sarlovèze - qui signifie « de Sarlat » - à son nom que sous la deuxième Restauration, en lieu et place du titre de Comte de Lugo que voulait lui octroyer le roi Louis XVIII.

Assurément aucun amateur des guerres de l'Empire et des chevauchées héroïques qui ont nourri l'Épopée. Moi-même j'ai sa figurine (ci-dessus) parmi mes généraux de hussards.

Et pourtant l'individu passa plus de temps en frasques ou en disgrâces qu'au combat. Mais ses faits d'armes relèvent tant de l'exceptionnel que l'on ne voit qu'eux. D'ailleurs le reste est sans intérêt pour l'Histoire, c'est juste pitoyable... Mais parfois très « original ».

Je savais, bien sûr, qu'entre deux campagnes notre homme menait une vie dissolue, mais n'est-ce pas le propre de tout hussard ? Eh bien, à ce point-là assurément non. À l'analyse le bonhomme fut odieux, exécration même, en un mot méprisable, mais suivons le donc.

Le petit clerc

Il est né à Sarlat le 6 septembre 1773. Son père tenait un cabaret, et l'enfant y passa sa prime enfance, peut-être l'explication de son penchant ultérieur pour les jeux de cartes ?

Il était l'aîné d'une fratrie de sept enfants. Très vite François Fournier fait montre d'une « intelligence presque inquiétante pour son âge, d'un esprit malicieux, emporté, volontaire, parfois méchant envers ses petits frères, puis débordant pour eux d'une tendresse passionnée, il était déjà tout en contrastes, mais donnait surtout l'impression d'un caractère dominateur, impatient du moindre lien. »

J'ai repris in extenso cette première définition du caractère de l'individu car elle résume la suite. Sans être versé en la matière, ce que j'ai lu du personnage plaide pour un dédoublement de la personnalité, tantôt « ange », dont il a la beauté physique et la séduction, et tantôt « démon », dont il a la noirceur d'esprit et la méchanceté. Tout ce que construit l'ange, le démon le détruit aussitôt après.

À l'école, d'un côté il impose sa tyrannie à ses camarades, par sa force et sa violence, et d'un autre côté il stupéfie les enseignants par ses facultés exceptionnelles. Il est envoyé par eux chez les moines de Gourdon pour parfaire son éducation. En peu de temps le jeune prodige maîtrise le Français et la poésie, le Grec et le Latin, sans préjudice de la musique, et de la chanson religieuse qu'il interprète avec une voix magnifique. C'est pourtant le même qui, hors du cloître, provoque force bagarres, injustes, qu'il gagne toujours car il est le plus fort.

Ayant atteint les sommets de la connaissance il lui faut désormais trouver un emploi et, par relations, il obtient un poste de clerc du procureur à Sarlat, maîtrisant très rapidement là aussi, les arcanes juridiques. Bientôt il se fait passer pour son patron et encaisse des honoraires prohibitifs à sa place. Le travail fourni est sans reproche, mais le comportement ne l'est pas. Surpris sans s'en émouvoir le moins du monde, il s'entend dire : « Mon ami, quand on a autant d'esprit et si peu de cœur, on finit au bout d'une corde », et cela faillit bien arriver car ce fut mérité plusieurs fois !

Fournier cherche sa voie

Arrive la Révolution et ses opportunités. François Fournier s'inscrit à la Garde nationale de Sarlat. Très vite il se rend insupportable à tout le monde et son procureur l'envoie chez un

collègue de Paris début 1791. Mais sur la route le jeune homme rencontre un régiment de chasseurs à cheval. C'est une révélation, et il signe incontinent son engagement. Le beau cavalier apprend vite son métier et fait l'admiration de ses chefs. Il est nommé par le directoire de son département pour la Garde personnelle, dite constitutionnelle, de Louis XVI, mais n'y reste pas longtemps, s'étant aperçu que c'était une « fausse voie » pour lui.

En effet, spectateur assidu des réunions orageuses des clubs des Cordeliers et des Jacobins il a vite compris que l'avenir de la royauté était au moins compromis. Il fait le siège d'un pays tenant un poste au Ministère de la Guerre, se plaignant de ses chefs, critiquant ses camarades « Gardes de Capet », tous prêts à étouffer dans le sang du peuple le grand souffle de liberté de la Nation, etc... Un vrai sans-culotte tel que lui ne le supporte plus... Et son ami lui obtient un brevet de sous-lieutenant au 9e régiment de dragons. Belle promotion après un an de services, non ? Le patriotisme mène à tout.

Un lieutenant Sans-culotte

Un bref passage à son régiment le convainc rapidement d'aller chercher ailleurs en intriguant un avancement qu'il n'obtiendra pas là en se battant. Se prétendant malade il part « se soigner » à Lyon, y faisant bombance et courant les filles entre deux réunions aux clubs jacobins. Il s'y lie avec le sinistre Chalier, futur assassin patenté gouvernemental.

Un ricochet par son régiment, avant d'en repartir, derechef « malade », pour cette fois Grenoble, il se jette dans la débauche, sexe et jeu l'occupent, et le criblent de dettes dont il se soucie peu. Les plaintes contre lui s'accumulent chez son colonel qui le rappelle à Chambéry... Mais il retourne à Lyon, accueilli à bras ouverts par Chalier, et recommence sa vie de patache. Un créancier plus résolu que les autres le convainc d'enfin entendre l'appel de la patrie en danger. Il abandonne ses maîtresses éplorées et rejoint le 9e.

Il est aussitôt mis aux arrêts par le colonel Beaumont qui adresse un rapport au général Vaubois, inspecteur du régiment. Mais ce dernier se trouve à Lyon où les nombreux amis de Fournier sont devenus les maîtres... Et le général, ne voulant pas les mécontenter, se limite à sanctionner le contrevenant de huit jours d'arrêt, à la stupeur de ses collègues... Tandis que dans la foulée le « coupable » est nommé lieutenant, et ne rêve que de « faire payer » à tous le mépris qu'il leur inspire. Cela tombe bien car le régiment est envoyé à Lyon. Plus souvent à la tribune des clubs qu'à l'exercice, Fournier en profite, avec son réel talent d'orateur, un de plus, pour dénoncer les officiers du 9e comme ennemis du peuple.

Son colonel tente de l'éloigner un temps en lui confiant un détachement chargé de patrouiller du côté de Montbrison. Mauvaise idée. Fournier en profite pour inaugurer un système qui fera plus tard sa fortune en Espagne. Il fausse les états de subsistances et se fait délivrer plusieurs étapes pour une par chaque municipalité en terrorisant les édiles.

Mais, coup de maître, il fait profiter sa troupe de ses méfaits. Les soldats qui ne l'aimaient pas adorent désormais ce vrai sans-culotte qui leur permet de faire bombance tous les jours. Certes les municipalités portent plainte et le conseil d'administration du régiment décide de faire rendre-gorge au coupable et aux soldats de son détachement...

Fournier recourt au tribunal criminel de Lyon, dirigé par Chalier, et les administrateurs décident que les sommes indûment perçues seront, en bonne justice révolutionnaire, « remboursées » par les aristocrates des municipalités pillées. Mais Fournier veut « la tête » de son colonel et intrigue auprès de la troupe, lui offrant force repas, qu'il ne payera jamais. Une fois bien pris de boisson il fait signer à ceux qu'il a séduits un engagement secret dans une « Compagnie de Brutus » qui, le moment venu, s'en prendra à l'état-major.

Mais la guerre s'invite et le 9e dragons doit partir au combat... Sauf un escadron, celui de Fournier, qui reste à Lyon pour tenir en respect les Royalistes comme les Girondins.

La clique de Chalier veut faire tomber trois-cents têtes de notables de la ville, en outre frappée d'une contribution de six millions à payer par « les riches » sous vingt-quatre heures, tandis que les prisons sont pleines de « suspects » en sursis de guillotine, que l'on parle de massacrer. Le 29 mai 1793, c'est l'insurrection, dirigée par les Girondins. C'est donc à Lyon que Fournier va accomplir sa première action de guerre... civile, car contre des Français ! Les sections girondines ont le dessus et les Jacobins ont recours à la ruse pour s'en sortir. Le peloton de Fournier avance au pas, déployé, l'officier en tête et flanqué d'un trompette, comme pour parlementer. L'artillerie girondine cesse le feu et les chefs se portent en avant...

Parvenu à vingt pas de l'état-major « ennemi » Fournier fait rompre ses dragons qui démasquent trois pièces chargées à mitraille, lesquelles ouvrent le feu immédiatement.

Plus de cent cinquante sectionnaires, dont tous leurs chefs, sont abattus, et leurs canons démontés. La colonne girondine des quais du Rhône est repoussée. En revanche pas de Fournier rusé sur les quais de Saône et là les Girondins l'emportent. À minuit l'hôtel de ville tombe, Lyon est aux insurgés. La nuit-même Chalier et sa clique sont arrêtés. Le lendemain c'est le tour de Fournier. Pas un seul de ses dragons n'a levé le doigt pour lui.

Chalier sera jugé, condamné et exécuté. Curieusement Fournier est seulement mis en prison comme « suspect » (ils n'avaient pas du bien le regarder, ou ceux qui l'avaient bien vu en étaient morts !). Il parviendra à s'évader de la ville rebelle et rejoindre les lignes des troupes de la République qui le porteront en triomphe comme un héros-martyr. Envoyé à Paris par le représentant Dubois-Crancé, et nanti de ses chaudes recommandations, le « sans-culotte patriote » (redondance voulue) y est promu Chef d'Escadron au 16e chasseurs, sans jamais avoir été capitaine. Il venait juste d'avoir vingt ans !

Réséda Fournier

Fournier a décidé de répudier son prénom de François, « porté avant lui par trop de saints », et de s'appeler désormais Réséda Fournier, pour faire plus républicain. Son nouveau régiment est dirigé par un vrai « Montagnard », le chef de brigade (colonel) Bertèche. Néanmoins Fournier s'entend avec Audoin, au ministère de la guerre, pour « espionner », il n'y a pas d'autre mot, l'officialité du 16e chasseurs, notant tous les comportements de « tiédeur » patriotique. Comme Bertèche est froid avec lui et ne lui confie aucun commandement, Fournier commence à intriguer contre son nouveau chef. N'ayant aucune preuve il se contente d'abord d'insinuer ? Peut-être Bertèche est-il parvenu à tromper la vigilance des vrais Sans-culottes ? Quoi qu'il en soit c'est lui qui enjoint Fournier de s'expliquer sur le fait d'avoir été «

Garde du corps de Capet » et c'est à l'impétrant de (tenter de) se justifier du moins mal qu'il peut, restant suspect pour son chef.

En juin 1794 le 16^e chasseurs est passé à l'Armée de Sambre-et-Meuse. Entre-temps la zizanie semée par Fournier a fait son office. Tous dénoncés tour à tour, les officiers se méfient les uns des autres. Ceux ayant compris d'où venaient ces coups de poignard dans le dos provoquèrent Fournier en duel. Mais le procédé fut vite abandonné car dans ce domaine aussi notre chasseur était un maître. N'ayant jamais fait la guerre il avait cependant acquis une dextérité incroyable au sabre comme au pistolet, mouchant une chandelle à vingt pas ! Il usait et abusait de ce nouveau talent, provoquant délibérément quiconque le contrariait, ou pas d'ailleurs, y compris des civils sans expérience des armes et qu'il envoyait *ad patres* sans le moindre remords au gré de ces assassinats de plaisir.



Il trouva parfois, fut-ce rarement, à qui parler. Ainsi un capitaine Dupont lui résistera et Fournier imagine et rédige un acte sous seings privés stipulant que chaque fois que les deux officiers se trouveront à trente lieues l'un de l'autre ils feront chacun la moitié du chemin pour se rencontrer à l'épée. Le pacte sera respecté jusqu'en 1813, aucun des deux ne parvenant à tuer l'autre malgré de nombreuses blessures reçues tous deux.

Ces circonstances ont inspiré le cinéaste Ridley Scot pour son joli film « *Duellistes* »*, assez fidèle, sauf que dans la réalité « le méchant » (Fournier) était très beau et distingué alors que dans le film le personnage de Gabriel Féraud est un véritable soudard mal dégrossi.

*Voir, à propos du film, et surtout à propos du « pacte » ayant lié les « duellistes », un article relatif intitulé « Les (vrais) duellistes : Fournier et Dupont », ici : viewtopic.php?f=1&t=2279

Revenant à notre fil, plus personne n'ose contrarier Fournier. Mais il en est un qui le contrarie quand même par sa présence, Bertèche. Ce dernier le sent et accuse son subordonné de vol.

Vrai ou faux on ne sait, mais Fournier court exiger avec violence des explications à son chef qui le gifle, s'attirant en riposte des coups de plat sabre ! Un duel est inévitable. Les deux hommes sortent pour trouver un endroit propice, mais sur le chemin se trouve un poste de police. Bertèche y entre et fait arrêter Fournier manu militari par les gendarmes qui le jettent en prison. On est tenté d'ajouter « bien fait pour lui » !

Ajoutons que Bertèche n'était pas un lâche, mais, ayant reçu quarante-deux coups de sabre au combat, il se souciait peu d'en ajouter un de plus... qui aurait peut-être été de trop !

Anarchiste à Sarlat

Et pour Fournier ce n'était pas fini dans le registre. Difficilement tiré de prison par ses puissants appuis il est éloigné en remonte en Normandie. Survient le 9 Thermidor. La fin de la terreur délie les langues et les accusations pleuvent sur Fournier. Accusations mensongères, absence illégale (comme d'habitude), dilapidation à son profit de l'argent à lui confié pour acheter des chevaux (pour une fois l'enquête le blanchira de ce dol, cela méritait d'être souligné), etc... Mais, la France ayant changé de maîtres, c'est un autre qui ouvre les cartons d'Audoin, y trouvant toutes les dénonciations de Fournier... Derechef arrêté, il sera destitué le 24 novembre 1794, n'étant relâché que le 19 mars suivant. C'est le retour à Sarlat, en civil, après quatre ans de « vie militaire » dont cinq mois de prison !

Lors de son passage à Paris il avait cependant fait jouer ses appuis en vue de sa réintégration, qui sera obtenue six mois plus tard, mais sans affectation, ses « agissements » à Sarlat étant jugés « troubles » par les nouveaux maîtres de la France. Pour eux toute opposition se pare désormais du vocable d'anarchistes, et Fournier a pris la tête de ceux de sa ville, dont il mène des bandes violentes qui menacent et molestent les habitants. Le 21 mars 1797, après des élections locales dont le résultat ne lui convient pas, Fournier déclenche un pugilat général occasionnant un grand désordre et des blessés dont le chef de la garde mobile. Chassé par la troupe il « prend le maquis » et rôde aux environs à la tête d'un « fort groupement armé ».

Cité à comparaître il parvient, grâce à ses compétences juridiques, à faire casser la décision municipale par le département, et Sarlat continue à vivre dans la terreur de son retour. Il crée en effet des « rassemblements terroristes » dans toutes les communes avoisinantes et les arme, prévenant qu'il reviendra venger les patriotes. En attendant il arrête et rudoie tous les Sarladais qui prennent le risque de quitter la ville, et exporte son « idéologie » jusqu'à Périgueux, bastonnant dans la rue, et provoquant une émeute sous les fenêtres du général Chalbos, gouverneur militaire de la ville. Une douzaine de ses courageux affidés finit même par assassiner à coups de sabre un notable de Sarlat.

On en rend bien sûr Fournier responsable, et il décide de se faire un temps oublier, d'autant que ses amis de Paris l'y appellent, disant la situation favorable pour qui est dénué de scrupules. Les Directeurs jacobins sont en effet en butte à la réaction et préparent un coup de force. Ils rameutent tous les mécontents et Fournier est du lot.

Ses qualités apparentes comme réelles masquent ses défauts et il parvient à se faire prendre comme aide de camp par Augereau, le commandant militaire de Paris nommé par Barras, pour mener le coup d'état du 18 Fructidor. Sa réussite est aussi celle de Fournier.

Colonel à Strasbourg

Il peut à nouveau briller en société. Comprendre écumer les tripots, où il joue gros jeu et gagne trop souvent pour être honnête, ce qui déclenche bien des bagarres. Entre deux assauts du genre il mène ceux de la gent féminine qui succombe souvent à son charme irrésistible. Redisons-le, il est beau, jeune, fort, impeccablement habillé, distingué, plein d'esprit et maniant bien le compliment... et les armes, ce qui fait que les maris ou amants s'avisant de protester finissent mal sur le pré. Mais bon (ou mal), tout à une fin. Barras n'ayant plus besoin d'Augereau, il l'éloigne après Fructidor comme il éloigna Bonaparte après Vendémiaire, en lui donnant le commandement d'une armée loin de Paris...

Et l'aide de camp Fournier doit suivre son chef à Strasbourg, quartier général de l'Armée d'Allemagne. À peine en poste, Augereau use de sa prérogative de général en chef pour nommer son protégé Chef de brigade (colonel). Sautant là-aussi un grade à l'occasion de cette promotion, Fournier est chargé d'organiser le « Régiment des guides de l'Armée d'Allemagne » dont il aura le commandement, en même temps que la « présidence » du conseil de guerre de l'armée, qui réunit celles de Sambre-et-Meuse et de Rhin-et-Moselle, tâche considérable bien au-dessus des compétences de son chef... Mais pas des siennes.

Il y réussira donc, trouvant en outre le temps de venir ripailler et jouer à Paris le 15 janvier 1798 dans un établissement « chic ». Il s'y trouve en compagnie de ci-devants de retour jouant gros jeu que le « patriote » n'hésite pas à côtoyer dans la débauche. Entrent alors une trentaine de sicaire à la mine patibulaire, sabre au côté et gourdin au poing, qui entreprennent de troubler la fête. Cela finit bien sûr en pugilat général où les ci-devants poudrés ont vite le dessous. Mais Fournier fait cause commune avec ses ennemis politiques mais partenaires de jeu. Mettant le sabre au poing, il « décourage » tous ceux qui veulent lui barrer la route qu'il fraie à ses « amis » vers la sortie, malgré quatre coups de taille qui l'ont atteint. Quarante blessés sont les résultats de « l'opération de nettoyage » qui, malheureusement pour Fournier, avait été ordonnée par Barras contre les ci-devants.

Évidemment, la présence parmi les Royalistes, et malgré « son patriotisme éprouvé », de « cet officier connu pour sa fatale adresse dans les combats singuliers » ne laisse pas d'interpeller. Une enquête est menée qui conclut que Fournier, étant attaqué, n'a fait que se défendre « sans se ranger ouvertement du côté des « pseudo-marquis ». Commode ! Fournier peut rejoindre son poste.

Premiers heurts avec Bonaparte

Mais la médiocrité d'Augereau ne permet pas de lui conserver le commandement de la principale armée de la République... Qui l'envoie plus loin encore, commander la division des Pyrénées-Orientales, tandis que Fournier, peut-être desservi par sa récente altercation, est mis « à la suite » du 8^e de hussards à Marseille.

Mis à la tête du conseil de guerre de la cité phocéenne il s'acquitte si bien de la fonction que son chef l'encense dans ses rapports et souhaite le garder... Ce qui ne fait pas l'affaire de

Fournier qui s'est mis en tête d'obtenir celle d'un régiment et part pour Paris.

S'étant renseigné sur les régiments sans chef désigné il porte son dévolu sur le 12^e de hussards, fort maltraité lors de la malheureuse expédition d'Irlande et dont personne ne veut. Il essuie pourtant un refus de la part du Ministre de la Guerre qui s'appuie sur son manque total d'expérience d'un tel commandement. Mais ce que Fournier veut, il l'obtient. Le moyen employé est cocasse et mérite d'être conté. Notre homme se fait confectionner un superbe uniforme de colonel du 12^e hussards, qu'il porte magnifiquement bien, et, ainsi vêtu, accompagné de son formidable culot, se présente au régiment, à Compiègne.

Les officiers du régiment, qui est en train de manoeuvrer, se pressent autour de ce colonel qui leur arrive de Paris sans prévenir. Ce dernier choisit le plus beau cheval qu'il trouve dans les écuries, le fait équiper puis le monte, et rejoint la troupe qui s'arrête à son aspect.

« À mon commandement ! » hurle de sa belle voix le beau colonel, et la manœuvre, un instant interrompue, reprend. Toutes les évolutions du règlement sont parfaitement ordonnées et totalement maîtrisées par ce nouveau colonel qui enchante la troupe et ses chefs. De retour au quartier, Fournier rassemble « ses » officiers et leur tient ce discours :

« Je ne suis pas votre colonel, mais je vais l'être. J'ai posé ma candidature devant le ministre ; si vous me jugez digne de vous commander, dites-le lui, cela emportera sa décision ». Et c'est chose faite le 22 mai 1799 ! Incroyable, non ? Mais vrai !

Jusque-là davantage guerrier que militaire, Fournier va s'attacher aux détails qui transforment un régiment médiocre en unité d'élite. Entre-temps, qui file fort vite à l'époque, Bonaparte s'est emparé du pouvoir, nettoyant « les écuries d'Augias » du Directoire. La fin de tout ce qui avait fait son passé « politique » n'est pas pour plaire à Fournier qui, sans le connaître, en veut au nouveau Consul de la République. C'est malgré tout sous ses ordres qu'il aura enfin l'occasion de prouver ses exceptionnelles qualités d'officier de cavalerie légère lors de l'immortelle campagne de Marengo !

Affecté à l'Armée de Réserve, le 12^e de Hussards y arrive, fort de 596 hommes en quatre escadrons. Il est brigadé avec le 21^e de Chasseurs à cheval sous le GB Rivaud, formant la cavalerie de l'avant-garde commandée par Lannes, forte de 7000 fantassins, 1200 cavaliers et 18 pièces. Par suite d'ordres mal transmis la cavalerie ne part pas à temps, sauf un escadron sous Fournier parti en avant, et qui de ce fait « fera » tout le service !

Le col du saint-Bernard franchi dans les conditions que l'on sait, l'avant-garde surprend les postes autrichiens, ne se heurtant à une résistance sérieuse qu'à Châtillon le 17 mai.

Lannes mène les grenadiers de la 22^e légère à l'attaque. Les 1000 fantassins ennemis ne l'attendent pas et se replient. Fournier saisit l'instant et se jette sur eux pêle-mêle dans le village, transformant leur retraite en déroute, sabrant l'infanterie et s'emparant de trois canons avec leurs caissons et de trois-cents prisonniers. Ah ! que voilà un bon début, que confirme le rapport de Berthier qui parle du « ... chef de brigade (colonel) Fournier dont la rare intrépidité mérite les plus grands éloges ».

Puis c'est le combat sur la Chiusella, plus difficile car le « morceau à avaler » est plus gros. 6000 fantassins et 4000 cavaliers. La 6^e légère enlève le pont, repris par l'ennemi, repris

encore par les Français. L'infanterie autrichienne flotte, mais sa cavalerie charge la nôtre encore dans le désordre de sa victoire, quand la brigade Rivaud vient la dégager et met l'ennemi en fuite. Fournier s'est particulièrement distingué à la tête de ses hussards, et Lannes, un connaisseur, en fait un éloge appuyé au Premier Consul qui vient d'arriver.

Ce premier (oui, « ce dernier » ne me semblait pas à propos pour lui) décide incontinent de passer l'avant-garde, encore haletante du combat, en revue « de détail ». Fournier à toutes les réponses du même métal, ce qui plaît au Maître qui s'adresse au colonel devant son régiment : « Grâce à votre bravoure, grâce à la façon dont vous avez conduit votre régiment, le premier combat de la campagne a été une victoire, je ne l'oublierai pas ! »

La voie royale, que dis-je « royale », impériale même, s'ouvrait alors devant Fournier, qui ne pourra s'empêcher, à défaut de la voie, d'ouvrir sa grande g..... le soir même, flanquant tout par terre, à l'occasion d'une réception qu'offre Bonaparte aux chefs de l'avant-garde.

Le Premier Consul expose avec bonhomie ses vues sur la grandeur de Rome devant l'auditoire d'officiers qui, le verre de punch à la main, l'écoute, presque religieusement, quand soudain, cassante, la voix de Fournier vient couper le discours du Maître : « Le peuple romain a dû sa grandeur à la République. Sa décadence date de l'établissement de l'Empire... ». Un rien prémonitoire, n'est-ce pas, et relativement juste quand on connaît la suite comme la fin de l'Histoire, mais le futur empereur ne goûte pas l'intervention du jeune colonel, et on le comprendrait à moins : « Taisez-vous ! À vous entendre, chef de brigade Fournier, on vous croirait encore sur les bancs de l'école. » Finement jugé aussi, mais du coup la fête et finie et Bonaparte congédie ses invités, mais une chose est sûre, comme il l'a promis le matin même de ce 28 mai 1800, il n'oubliera pas Fournier... Sauf dans les bulletins de victoire !

Un splendide sabreur

Le 9 juin 1800 s'ouvre un jour de gloire pour Lannes à **Montebello**. Le général n'a pu faire passer le Pô qu'à 4000 fantassins, 200 hussards et 4 canons, lorsqu'il se heurte aux 13000 fantassins, 1200 cavaliers et 40 pièces de l'Autrichien Ott, en outre sur une excellente position défensive. Un autre que Lannes aurait peut-être hésité, encourageant l'ennemi à l'attaquer du (bien plus) fort au (bien plus) faible, consommant une dès lors inévitable défaite rivièrè à dos. Mais Lannes attaque la journée durant, bien aidé par les hussards menés par Fournier.

« ... il est partout... où les cavaliers ennemis menacent... Toujours en tête, magnifique et terrifiant... démon dans la mêlée... impassible quand le repli est inévitable... La haute taille du chef de brigade à pelisse marron s'élève comme un drapeau au-dessus des hourvaris de la bataille... secours inespéré... frappant juste et fort au point voulu, là où il peut encore arrêter le désastre... » qui se mue en victoire le soir avec l'arrivée de Victor marchant en bon camarade au canon de Lannes, qui ne l'oubliera pas et lui obtiendra le bâton de maréchal en 1807.

Fournier a perdu le tiers de ses hussards mais, pour ce qui a dépendu de lui, sauvé la journée. Berthier écrit que « le 12e hussards a fait des prodiges » et Bonaparte renchérit : « le 12e hussards s'est couvert de gloire ». Il n'est plus question de Fournier nulle part !

Au lieu des étoiles qu'un autre aurait probablement obtenues, il n'y a rien et, serait-on encore tentés de dire, c'était bien fait pour lui. Six jours plus tard c'est **Marengo**. Rivaud couvre la droite française, alors que l'effort des Autrichiens pèse sur la gauche qui recule.

Ce n'est qu'au soir, avec l'arrivée de la division amenée par Desaix, que les choses vont changer. Le 12^e hussards en tête, la brigade s'avance contre les Autrichiens de Ott. Sans ordres particuliers, Fournier calque son attitude sur celle de la cavalerie de la Garde consulaire menée par le chef de brigade Bessières. Lorsqu'il le voit prêt à s'engager il fait sonner la charge, et les six escadrons français donnent avec un si bel ensemble sur les douze escadrons autrichiens qu'ils les mettent en fuite, les jettent sur leur infanterie, et les poursuivent à outrance jusque dans un ravin où le 21^e de chasseurs vient les « finir ».

Les deux-tiers de ce succès sont dus au 12^e hussards et au coup d'oeil de son chef, mais toute la gloire du bulletin de Bonaparte est octroyée à Bessières et à la Garde consulaire.

Soulignons quand même qu'un autre cavalier tout aussi méritant est quelque peu négligé dans la distribution de compliments, c'est Kellermann, auteur d'une « assez bonne charge », alors que c'est littéralement elle qui emporta la décision et pas le brave Desaix.

Kellermann sera toutefois nommé général de division après la campagne, mais pour Fournier point d'étoiles, seulement un sabre et des pistolets d'honneur, « pour la bravoure qu'il a montrée dans les différentes affaires où il s'est trouvé » car brave oui, fidèle non !

Bonaparte retourné à Paris, Fournier se trouve, sous les ordres supérieurs de Brune, à l'aile gauche de Moncey qu'il éclaire lors du passage du **Mincio** en décembre 1800. Son audace manque de lui être fatale lorsqu'il s'engage seul contre un ennemi fort supérieur en nombre. Se multipliant, et multipliant sa troupe par son énergie, il parvient cependant à se tirer du mauvais pas en exécutant une retraite admirable, emmenant avec lui les fourgons de bagages et cent prisonniers qu'il avait saisis par surprise dans le principe.

C'est à cette époque qu'il rencontre Lasalle, le chef de brigade du 10^e de hussards et l'archétype même du cavalier léger, dans les deux sens du terme, avec lequel il a des points communs, et que se noue une amitié qui résistera à toutes ses disgrâces à venir.

En attendant ce sont ripailles et débauches à faire frémir les bourgeois, mais dont Fournier finit par se lasser lorsque son camarade de beuveries repart pour la France avec son régiment. Il s'ennuie dans les Abruzzes. Obtenant un congé il part pour Paris en 1802.

Le souper de Polangis

Le beau colonel passe par Sarlat pour épater la galerie dans sa ville natale, histoire d'effacer par sa belle allure les stigmates de ses débordements passés, et monte sur la capitale, bien décidé à « conquérir Paris ». Il y loue un garni et un cabriolet, se fait confectionner toute une garde-robe de luxe, le tout à crédit, bien sûr, et se plonge à corps perdu dans les nuits de débauche offertes par tous les « mauvais lieux » possibles. C'est la même histoire sans fin, avec ses beuveries, ses parties à gros jeu, les femmes des autres à séduire, les duels qui s'en

suivent et dont, invariablement, les cocus sortent abîmés ou finissent dans un trou...

Fournier brille aussi dans les salons de ces dames, comme un feu d'artifice qu'elles regardent la bouche entrouverte. Il n'aurait que l'embarras du choix si de fait il ne les prenait toutes. Il en préfère une cependant, dont il fait sa « régulière », Fortunée Hamelin, l'une des plus belles égéries des saturnales impudiques de la Convention et du Directoire, qui plus est amie avec Joséphine, Madame Bonaparte ! Tout réunit les deux amants, sauf une chose, Fournier hait le Premier Consul, et Fortunée lui est totalement dévouée et renseigne la police de Fouché sur tout ce qui se dit et se passe dans le Paris mondain.

Amoureux « pour de vrai » le beau sabreur ne veut pas quitter sa belle et, une fois de plus, ne tenant aucun compte de ses obligations militaires, ne rejoint pas son régiment, et en outre prend langue avec tous les opposants au Gouvernement consulaire qu'il trouve. À ses grandes joies et surprises ils sont nombreux, surtout issus de l'ex Armée du Rhin, tels Bernadotte, Jourdan, Brune, Gouvion-Saint-Cyr, Lecourbe, Macdonald, mais aussi, plus curieusement, de l'ex Armée d'Italie, comme Augereau et Lannes ! Bonaparte a éloigné la plupart en les nommant à l'étranger, et a « fait le ménage » dans l'armée dont il chassa 72 colonels, 152 chefs de bataillon et des milliers d'officiers subalternes.

L'exaspération monte avec l'envoi à Saint-Domingue des meilleurs régiments de l'Armée du Rhin, commandés par des généraux du même métal, dont Richepance, le héros de Hohenlinden, qui périra de la fièvre comme plus de vingt mille de ses soldats. Un véritable complot contre Bonaparte est tramé à l'instigation de Bernadotte, pas éloigné assez loin, lui, puisque mis à la tête de l'Armée de l'Ouest à Rennes. La signature du Concordat met le comble à l'indignation des militaires. Le moment semble favorable à Fournier qui fait le siège du populaire Moreau, ci-devant général en chef de l'Armée du Rhin, l'exhortant à prendre la tête de la révolte de l'armée, et à « renverser le dictateur ».

Le paroxysme est atteint avec le Te Deum voulu par Bonaparte le jour de Pâques 1802 à Notre-Dame de Paris pour célébrer l'entrée en vigueur du Concordat. À la réception qui suit aux Tuileries Bonaparte accoste Delmas, qu'il sait fort remonté, et lui demande tout bas son sentiment sur la cérémonie. De sa forte voix de commandement le général lui répond en substance : « C'était une belle capucinade... Il ne manquait à la fête que le million d'hommes qui sont morts pour les abolir... ». Le murmure approbateur de la foule des généraux présents contrarie Bonaparte qui se retire, songeant déjà au « placard » dans lequel il remettra Delmas. Mais en attendant, et le soir-même, ce dernier est invité, ainsi que Fournier et toute une palette d'officiers triés, à souper chez Oudinot à Polangis.

« Froidement ambitieux, calculateur, hypocrite et prudent, Oudinot se refuse à entrer ouvertement en rébellion, mais compte en tirer avantage si elle réussit » nous dit en substance l'auteur. C'est pourquoi il avance masqué, n'agissant que par personnes interposées. Fournier arrive au rendez-vous dans son élégant cabriolet, rattrapant dans l'allée du château le général Delmas qui arrivait à pied. Le colosse mal équilibré et l'élégant hussard finissent l'allée en marchant, échangeant leurs haines de Bonaparte, et concluant qu'« il faut en finir avec le Corse ».

Tous les invités sont déjà là autour d'Oudinot, dont quatre généraux ; le fantassin Dupont, l'artilleur Marmont, le cavalier Bourcier, le ci-devant chef d'état-major de l'Armée du Rhin Dessoles. Il y a aussi le chef de brigade Margaron du 1^{er} cuirassiers, et le capitaine Lamotte, aide de camp du maître du logis.

De tous Fournier ne craint que Marmont, qu'il juge « peu sûr » et « fuyant », mais dont l'envie et la jalousie le rangent dans la même catégorie qu'Oudinot. Il ne fera rien, et ne dira rien, mais en cas de succès prendra avec voracité sa part des dépouilles du « tyran ». D'ailleurs ces deux derniers, après le souper bien arrosé, lorsque la conversation prendra le tour ayant motivé la réunion, ne prendront parti ni pour ni contre quoi que ce soit, alors que tous les autres se répandront en imprécations violentes contre Bonaparte.

Je passe plusieurs détails « non essentiels » (terme à la mode fin 2020) pour souligner que le général Delmas se propose de jeter de ses mains Bonaparte à bas de son cheval... Un ange passe, tout le monde regarde Marmont « toujours silencieux... un rictus indéfinissable plissant ses lèvres minces ». Alors s'élève la belle voix de Fournier qui scande nettement : « je me charge de descendre Bonaparte à vingt pas, d'une balle au front. » Nouveau silence gêné, auquel Oudinot met fin en proposant d'aller prendre le café. Plus tard dans la même nuit Fournier rejoint les bras de sa Fortunée chérie... Et lui raconte tout par le menu, insistant sur son futur exploit : il abattra Bonaparte d'une balle à vingt pas !

Une soirée à l'Opéra

Dès le lendemain le premier Consul est informé de tout, également par le menu. Qui a donné ou vendu cette très grosse mèche ? Marmont ?? Fortunée ??? Nul ne le sait, mais peut-être bien « les deux, mon général » ! Voire « les trois », car si l'auteur n'a pas pensé à Oudinot, moi oui. C'était l'instigateur de la réunion dont on peut se demander s'il ne s'est pas agi d'un piège, et si tel n'était pas le cas pourquoi n'a-t-il pas été inquiété ensuite ?

Curieux de la réponse je l'ai cherchée dans un autre ouvrage, exhaustif sur « Le maréchal Oudinot », celui de Ronald Zins*. Il en ressort que l'alors encore général était « mécontent » du gouvernement, comme tous ses invités, mais fut « contrarié » quand on parla de tuer Bonaparte. Il s'avère aussi que c'était lui le mystérieux « informateur » du vrai complot de Donnadieu (dans lequel trempèrent Lecourbe et Monnier, tous deux mis « au placard »), et donc lui aussi, via son aide de camp Lamotte, qui informa des propos de Fournier et Delmas. Mais ce dernier était son ami et il le cacha de Savary qui le cherchait. Cornélien !

* ZINS, Ronald, *Le maréchal Oudinot*, T1, Reyrieux, 2016.

On cherche Delmas pour l'arrêter, et l'on s'enquiert de Fournier, apprenant que son congé étant terminé il a dû repartir pour l'Italie... Dans le même temps un autre complot est démasqué (celui de Donnadieu, impliquant Lecourbe et Monnier) et les conjurés arrêtés, mais l'indicateur, donc fiable, informe qu'un attentat est possible à l'opéra lors d'une représentation à laquelle Bonaparte doit assister, sans que cette fois l'on connaisse précisément les conjurés. Le général ne se dérobe pas et s'y rend quand même, mais entouré

de la police de Fouché.

De fait Fournier, retenu par sa passion pour Fortunée et par son espoir de la chute prochaine de Bonaparte, n'a pas quitté la capitale et a repris son ostensible vie de fêtard, manifestant à tout propos avec son talent habituel toute sa haine de la dictature en place.

Il a décidé dans ce droit fil d'aller à l'opéra siffler le ténor qui se trouve être le protégé d'Hortense de Beauharnais, atteignant ainsi indirectement son beau-père. On se trouve confondu de tant d'inconséquences empilées de la sorte. Pourquoi tant de haine ?

Mais bon tout se paie, et après tant de peine, la stupidité devait effectivement trouver son prix. Fournier semble en outre le seul à ne pas s'être aperçu que deux cent cinquante policiers en civil sont présents répartis dans l'assistance. Lorsque le spectacle commence tous ses amis restent cois, mais lui ricane fortement, couvre la voix du ténor à coups de sifflet apporté pour l'occasion... La plupart des spectateurs est scandalisée et conspue celui qui se comporte si mal en première galerie, mais l'impétrant poursuit son manège.

Arrive le deuxième acte... et arrive Bonaparte... Tous les regards se portent sur la loge d'honneur, depuis laquelle l'invité du même métal fouille la salle de son regard... Qui s'arrête sur Fournier. Une longue minute les deux hommes se fixent, avant que le colonel ne tourne ostensiblement le dos au Maître de la France. C'est un scandale ! Le spectacle n'est plus sur la scène mais dans la salle.

Même les meilleures choses ont aussi une fin. Entre un officier de hussards qui informe le colonel que le général Junot, gouverneur militaire de Paris, veut lui parler incessamment. Fournier sort avec la superbe élégance qui le caractérise, mais qui fait long feu devant la dizaine d'argousins qui s'emparent de lui. En moins de temps qu'il ne faut pour le dire il se trouve jeté dans un fiacre et emmené.

Le traitement est trop dur pour n'être que le fruit de sa bravade de ce soir pense Fournier. Il doit s'agir du souper de Polangis... Ce traître (déjà) de Marmont aura parlé ! Arrivé à la Sûreté Générale le colonel est confronté à Desmarets, second de Fouché, qui se montre curieusement affable mais néanmoins l'interroge sur Polangis et Delmas... Fournier ne nie pas que des propos acerbes y ont été tenus, mais de complot point, ajoutant qu'il a « trop de maris à faire cocus pour trouver le temps de conspirer contre Bonaparte ». L'agent du perfide en chef l'informe qu'ils iront demain ensemble saisir ses papiers, et qu'en attendant il passera la nuit sur le canapé du bureau.

Important, ce canapé, car c'est là que Fouché le trouvera au matin, l'éveillant par une question : « Dites-moi, colonel, est-il vrai que vous avez affirmé avoir derrière vous toute la cavalerie de la garnison de Paris ? ». Flairant un piège du Maître-Fourbe, Fournier se tait et fait mine de se rendormir. Fouché répète sa question, puis, resté sans réponse se retire.

Mais en 1814, au retour du roi Louis XVIII, il croise Fournier venu faire sa cour, et lui dit : « Ah, général, si vous aviez voulu me répondre le jour où je vous questionnais au sujet de la cavalerie de Paris, Sa Majesté serait installée dans ce palais depuis déjà douze ans. »

Moi je dis que si ce n'est pas vrai c'est bien trouvé, et cadre fort bien avec le personnage.

Quoi qu'il en soit, retour vers le futur de Fournier... Qui trouve le moyen de renverser un inspecteur et de s'évader durant la perquisition de son appartement, courant se réfugier chez Fortunée... qui l'accueille mal en apprenant que ses lettres d'amour vont tomber entre les mains de Fouché qui aura ainsi barre sur elle (qui était mariée !). Ils se réconcilient pourtant... (il est si beau !), et Fortunée « part aux nouvelles ». Tout Paris est au courant du scandale de l'opéra et de l'arrestation de Fournier. Tout Paris glose et rit de l'évasion rocambolesque du colonel. Tout Paris sauf le Premier Consul qui est fou de rage... Fortunée obtient de Fournier qu'il écrive à Desmarests de faire un sort aux lettres compromettantes pour elle... Et va aussitôt poster la supplique...

Après la nuit (d'amour) suivante vient l'aube du 7 mai 1802. Un bruissement inhabituel réveille le quartier. Un bataillon entier de la Garde consulaire l'a entièrement bouclé, tandis que la Gendarmerie d'élite à pied et à cheval est devant la porte du domicile de Fortunée qui pousse de hauts cris. Tout ce beau monde (oui, ils étaient beaux aussi) n'attendait que son chef, Savary, pour passer à l'acte. C'est bientôt fait malgré les hurlements de la belle propriétaire. Fournier a compris qu'il n'échappera pas à l'arrestation. Il s'est fait beau comme pour sortir et s'est allongé sur le lit où il s'entend dire par un commissaire de police flanqué de son inspecteur général (tout ça pour un seul homme !) : « Colonel Fournier, au nom de la loi (et de Bonaparte), je vous arrête. »

« C'est bien, citoyen, je vous suis. » Une fois dans la calèche qui l'emmène sous bonne et forte escorte, lui est lu l'ordre le concernant : « Le ministre de la Police générale de la République ordonne au concierge du Temple de recevoir et de garder au secret le nommé Fournier, prévenu de conspiration contre la sûreté de l'État. » Signé : Fouché. »

Enfermé au Temple, comme Louis XVI mais sans la célébrité car au secret, Fournier craint pour sa vie (les prisonniers « politiques », parfois, cela se suicide !). Mais, sur le conseil de Fouché, Bonaparte se montre « clément » avec les conjurés de Polangis. La plupart seront mutés, mais Delmas et Fournier paieront pour les autres par leur « mise au placard » pure et simple. Fournier est « admis au traitement de réforme » et assigné à résidence dans son département. Il retourne donc à Sarlat, cette fois sans tambours ni trompettes, tête basse.

Expiation

Comme, par contraste absolu avec son passé, il se comporte bien, la société locale apprécie donc « sa gentillesse et sa générosité » (!). Il se pose en victime de la calomnie et du zèle de la police consulaire, mais ne fait rien qui puisse contrarier quiconque. Le préfet de la Dordogne lui décerne ce commentaire dans son rapport de surveillance : « Ses manières honnêtes et agréables le font bien recevoir quoi qu'il compte peu d'amis... On ne lui connaît aucune liaison suspecte. »

Peu d'amis, certes, et il avait fait ce qu'il fallait pour. Il en avait pourtant un bon, alors presque voisin en plus, Lasalle, qui était toujours chef de brigade (colonel) du 10^e de hussards, en

garnison à Cahors. Ce dernier s'ennuyait autant que Fournier et soupirait après une guerre qui ne saurait tarder, lui donnant l'occasion de passer général. Il se faisait fort alors de demander Fournier pour commander un de ses régiments, car c'est assurément l'inaction qui conduisit son ami à tenir des propos « soi-disant » séditeux.

L'échange a plu à Fournier qui « s'évade » un matin de Sarlat pour rendre sa visite à Lasalle qui le reçoit à Cahors comme il se doit entre hussards... Pauvre aubergiste !

Convoqué à la sous-préfecture « l'assigné à résidence » se fait tancer d'importance.

Il ronge son frein et tente, via son frère cadet, officier à Paris, des démarches auprès de plusieurs généraux qui n'en peuvent mais...

Je cite quand-même un commentaire de Lannes : « Je n'y pourrai rien ou l'on rendra justice au colonel Fournier qui, sûrement le mérite et que j'affectionne de tout mon coeur. » C'était en souvenir de Montebello, et le futur duc était reconnaissant, nous le savons, puisque le même motif lui fera obtenir le bâton de maréchal pour Victor en 1807. On imagine en rapport la destinée de Fournier si seulement il avait su fermer sa grande g..... !

Encore jeune homme notre hussard se trouve déjà affecté par la goutte, qu'il met sur le compte de sa campagne, alors qu'il le doit bien plus probablement à ses nombreux excès.

Son exaspération perce au cours d'un dîner à travers une phrase consignée dans un rapport de police (efficace, la police secrète !) : « Cela ne peut durer. Je ne suis point né pour végéter dans une telle obscurité (pas gentil pour Sarlat et son hôte !) et il m'est aussi impossible de n'être rien qu'à l'aigle de ramper ! » Pour un peu on aurait de la peine pour lui. Pour un peu sa phrase aurait pu aggraver son cas si l'analogie avec l'aigle avait été prise pour lui par Bonaparte devenu empereur des Français avec l'oiseau pour symbole !

Quoi qu'il en soit le Maître trouve un autre moyen de l'atteindre. Il l'oublie dans la distribution des brevets de commandant (aujourd'hui commandeur) de la Légion d'Honneur, titre auquel lui donnaient droit les armes d'honneur reçues en tant que colonel après Marengo, et que tous ses camarades dans le même cas que lui, dont Lasalle, ont bien reçu. En désespoir de cause il tente une approche directe en écrivant à Napoléon une lettre personnelle, en cinq exemplaires remis en mains propres par son frère à Augereau, Lannes, Bernadotte, Louis et Joseph Bonaparte.

Au moins l'un d'eux s'acquittera de la commission car Napoléon reçut la missive, et le 12 mars 1805 Berthier écrit ce qui suit : « Le détachement de six cents hommes qui doit s'embarquer à l'île d'Aix sous les ordres du contre-amiral Magon sera commandé par le colonel réformé Fournier auquel l'Empereur veut bien donner cette occasion de se distinguer et de réparer ses torts. Arrivé à destination cet officier aura le titre d'adjudant-commandant. » Curieux choix de confier à un hussard des fantassins destinés à la Martinique, mais bon, pour peu qu'il y ait des Anglais dans le secteur, il y aura à faire !

Hélas, nous le savons, l'amiral Villeneuve finira bloqué à Cadix, et Fournier avec lui. N'ayant pas l'utilité du hussard, le marin le renvoie à Paris, d'où on l'envoie à Orléans attendre des ordres... qui ne viennent pas. Il faut dire que l'Empereur est en Moravie, fort occupé par sa

récente victoire d'Austerlitz quand le hussard reprend la plume pour le supplier de lui rendre sa bienveillance, « but de toute ma vie ». Là il pousse un peu, mais ce n'est rien à côté de la flagornerie émaillant son prochain courrier de février 1806. Il utilise un moyen encore plus original pour joindre le Maître (risquant la vie du porteur qui abordera physiquement l'Empereur au cours d'une partie de chasse !). Amusé de tant d'audace Napoléon désigne Fournier pour servir à Naples comme adjudant-commandant.

L'amitié de Lasalle

Ses arriérés de soldé payés avec l'accord de l'Empereur, c'est la bourse bien garnie que Fournier arrive à Naples et s'arrange pour être sur le passage du roi Joseph qui rentre d'un déplacement. Le souverain le remarque parmi les courtisans et vient tout de go droit sur lui et lui parle (quel honneur et combien de jaloux autour !) : « Nous sommes des camarades (toujours sympa Joseph !), ne l'oubliez pas car je m'en souviendrai toujours. »

D'abord destiné à la Calabre, le hussard parvient à se faire affecter à la surveillance de la côte du golfe de Naples où croise la flotte d'un certain Sydney Smith, son équivalent marin chez l'ennemi, vie dissolue excepté. Hélas le Britannique ne débarque pas et Fournier s'ennuie malgré la profusion de jolies femmes à séduire.

Une occasion de briller se présente peut-être avec une expédition menée par Masséna en Calabre. Fournier obtient le commandement d'une brigade d'infanterie formée des 1^{er} de légère et 42^e de ligne, magnifiques vaincus de Maida et bien décidés à faire payer aux insurgés napolitains les misères endurées lors de leur terrible retraite. Mais il ne se passe rien de glorieux, et la fièvre locale décime les troupes. Le « brigadier » tombe lui aussi malade mais refuse de quitter son poste... Il est au désespoir quand il reçoit un ordre impérial le nommant à la division de cavalerie légère de la Réserve de cavalerie de Murat qui se trouve en Pologne.

Comme le voyage sera éprouvant et long, Fournier séduit une des plus belles femmes de Naples, mariée à un colonel napolitain de grande famille, et la décide « à la hussarde » à tout quitter pour le suivre. Déguisée en homme la malheureuse s'enfuit avec ce qu'elle croit être l'amour de sa vie. Elle aura le temps de s'en repentir amèrement durant les cinq ans que Fournier la traînera dans ses bagages de Pologne en Espagne, témoin de ses débauches et trahisons, puis la reléguera à Sarlat, avant de finir par l'emmener à Paris où il l'abandonnera. Une heure de folie amoureuse, cinq ans de malheurs, et après ?

Revenons à la chose militaire, moins glauque et plus brillante pour Fournier. À qui devait-il cette chance exceptionnelle qui le tirait du néant pour l'amener dans la lumière ? Le titre du chapitre vous l'a dit : Lasalle ! Devenu général de division après sa mémorable campagne de Prusse à la tête de sa « Brigade infernale », et devant se constituer un état-major correspondant, le hussard a demandé à l'Empereur la nomination de Fournier au poste de chef d'état-major de sa division légère. Tout autre que Lasalle eut essuyé un refus du Maître, mais pas lui car l'Empereur lui passe tous ses caprices en retour des services exceptionnels qu'il sait pouvoir en attendre. Et revoilà Fournier « en selle » !

À peine arrivé au QG de son ami à Elbing, que l'Empereur y passe, le 8 mai 1807, la grande revue de cavalerie que l'on sait. Les divisions de Dragons Sahuc et Becker, les Cuirassiers de Nansouty seront au programme, qui commence par les 7000 légers de la Division Lasalle, Brigades La Tour-Maubourg, Bruyères, Watier, Durosnel, Colonels Édouard de Colbert, Déry, de Juniac, Dommanget, Jacquinot, rien que du beau linge !

Napoléon passe devant tous au grand trop (car il ne galope jamais) suivi par son brillant cortège doré de maréchaux et généraux, puis revient aux légers, mettant pied à terre devant le 5e de hussards dont la fanfare joue, puis va pour commencer sa revue...



À la revue d'Elbing, le 8 mai 1807, l'Adjutant-Cdt Fournier se tient juste derrière Lasalle (détail d'après Girbal).

Un instant les deux regards se croisent, intenses, puis, sur un signe de l'Empereur Fournier s'avance vers lui qui fait mine de ne pas le reconnaître : « Vos états de services ? Vos campagnes ? - Je résume sa réponse aux noms de Montebello et Marengo, avant qu'il ajoute : « Pour ma conduite dans cette campagne, Votre Majesté a daigné alors m'accorder des armes d'honneur. Je suis colonel depuis le 7 octobre 1799. Dix ans, Sire, et même pas chevalier de votre ordre ! ... »

Et dans la foulée, malgré les signes désespérés de Lasalle, il proclame son innocence dans un long plaidoyer qu'à la surprise générale l'Empereur n'interrompt pas, jusqu'à dire d'une voix douce : « C'est bien, je m'occuperai de vous... », et comme Fournier insiste, d'ajouter, cette fois d'une voix sèche : « Ce n'est pas dans une revue que je puis vous nommer général, mais à la première affaire où vous vous distinguerez », concluant les yeux dans les yeux, d'un ton destiné à être entendu de tous : « Vos torts doivent être lavés dans un baptême de sang ! »

Le lendemain réunion moins « publique », sous la tente impériale, de tout l'état-major de la division légère, en présence de Murat et Duroc. Napoléon reparle à Fournier, et cette fois lui démontre par le menu qu'il n'a rien, mais alors rien de rien, oublié des palinodies du hussard de Polangis qui se vantait de l'abattre... Alors qu'après Montebello et Marengo il l'avait jugé digne d'être général de brigade, l'aurait plus tard fait général de division. « Qui sait où vous seriez parvenu ? ... Vous pouviez aspirer à tout. Vous ne l'avez pas voulu...

Vous vous êtes rapproché de moi, je le permets... j'ai la volonté de récompenser vos services et votre dévouement. Ainsi à la première affaire... ». - « Mais Sire, si les Russes demandent la paix (horreur pour tout hussard qui ne rêve que plaies et bosses !) ?...

« Alors vous ne seriez pas général de brigade » dit l'Empereur en quittant la pièce !

Heureusement pour Fournier, les Russes en redemandaient (des plaies et des bosses), et le 8 juin 1807 à Guttstadt, comme aussi et surtout à Heilsberg le 10 et devant Koenigsberg le 14, le chef d'état-major de la Division Lasalle se distingue, faisant le coup de sabre à chaque fois que l'occasion se présente d'en donner. Vingt fois il risque sa vie avec son efficacité habituelle et, le 25 juin la récompense tombe. Le voilà enfin général de brigade... de Dragons, et bientôt chevalier de la Légion d'honneur. Après tout ce temps perdu il est encore temps de le rattraper... Mais la paix venue les travers de Fournier le reprennent. Il s'ennuie et se laisse à nouveau aller à la débauche et à des paroles « inconvenantes » contre le Maître, à qui elles sont bien sûr rapportées. Lasalle intervient encore pour calmer son courroux.

Ce qui n'empêche pas Fournier de réclamer par écrit encore plus de « bontés » de celui qu'il dénigre et exècre, et notamment le titre de Commandeur de la Légion d'honneur... Qu'il n'aura pas encore. Malgré tout il est fait en 1808 baron d'Empire et doté en rapport, choses qu'il accueille comme un dû, n'en manifestant aucune reconnaissance.

La défense de Lugo

Vient 1808, et commence la guerre d'Espagne. La Division Lorge, à laquelle appartient la Brigade Fournier, compose la cavalerie du corps de Soult, et sera présente à la bataille de La Coruña qui vit le rembarquement du corps expéditionnaire britannique de Moore. Suit la première invasion du Portugal par Soult, qui n'ira que jusqu'à Oporto. Le maréchal avait laissé la Brigade Fournier à Ney pour assurer ses arrières, mais ce dernier se lance dans le « nettoyage » de la Galicie. Il ne conserve en liaison avec Soult que la place délabrée de **Lugo**, qu'il confie à Fournier, avec une maigre garnison (deux petit bataillons des 69e et 76e de ligne, et deux escadrons du 15e dragons) de 1500 hommes et quatre pièces... Et un dépôt sacré qu'il ne veut pas risquer en montagne : toutes les aigles du VIe corps.



Fournier à Lugo en mai 1809 (par Gros).

La mission est simple lui a dit le maréchal : « En cas d'attaque, résistez jusqu'au bout » ! Dont acte, pour cela il pouvait faire confiance à Fournier, raison même de son choix, mais aussi peut-être parce qu'il relevait du II^e corps de Soult et pas du VI^e de Ney, non ? Pour le reste, comme tenter d'améliorer les défenses, ce n'est pas affaire de hussard, et le nôtre s'en désintéresse, envoyant cependant de nombreuses reconnaissances. À tout le moins il ne sera pas surpris, ce qu'aucun général digne de ce nom ne saurait être sans perdre l'honneur. Ce dernier est donc déjà sauf lorsque le 18 mai 1809 une forte patrouille revient, ramenant morts et blessés après une rencontre avec une avant-garde ennemie.

Fournier ne balance pas. Dès le lendemain il se porte à la rencontre de « la canaille », avec 1200 hommes... et se trouve en présence de 20000 Espagnols, dont 14000 réguliers sous Mahy. Il n'est plus question d'attaquer mais de tenter de rentrer. Retraite donc, au début en ordre par échelons soulagés par des charges de dragons à chaque fois que la pression devient trop forte... Mais bientôt, les deux ailes débordées, et le centre canonné, le repli s'accélère et se termine en courant jusqu'à la place, où pénètre, pêle-mêle avec les fuyards, un détachement d'infanterie légère catalane (toujours plus énervés que les autres, les Catalans !). Si Mahy avait prononcé son attaque à ce moment, il est probable qu'il aurait enlevé la place... Mais Mahy est un de ces généraux dont l'excès de prudence conduit le plus souvent à l'échec (voir son « rôle » à Sagunto 1811 !)... Et l'occasion bien réelle est perdue, tandis que les Catalans survivants se sauvent grâce à la population.

Mahy donc temporise et emploie un temps considérable à investir la ville, temps précieux pour Fournier qui rétablit l'ordre, convoque ses officiers et leur donne des ordres d'une netteté et précision telles que l'on aurait pu les croire réfléchis de longue date ! Tout est prêt pour une défense énergique lorsqu'au soir un parlementaire se présente, offrant de capituler sous peine de « *deguello* », terme espagnol signifiant qu'à défaut de se rendre tout le monde

sera tué (égorgé). Fournier déchire la lettre et renvoie l'officier avec le commentaire suivant : « Dites à votre chef qu'un général français ne capitule jamais tant qu'il lui reste un homme et une cartouche. Quant à l'assaut qu'il me promet, je l'attends de pied ferme, il trouvera à qui parler. » Ah ! Si Fournier avait défendu Soissons en 1814 !

Mahy pourrait submerger sous le nombre les mauvaises défenses de la ville. Il choisit de l'assiéger et de l'affamer, ce qui est aussitôt clair pour Fournier qui le voit remuer la terre. C'est un répit, certes, mais inquiétant car il n'a que deux jours de vivres et trop peu de munitions pour tenir longtemps. Par ailleurs Ney comme Soult sont loin et injoignables. Il met la troupe à la demi-ration et fait couper les cartouches en quatre, donnant l'ordre de ne tirer qu'à bout portant. Fournier est admirablement bien secondé par tous les officiers, qui communiquent son feu à la troupe dont le moral élevé permet de tout espérer. Mahy de son côté sait par les rescapés catalans la situation précaire de la garnison du point de vue des vivres. Le tir de son artillerie est donc « mou » qui ne veut pas abîmer « sa prise ».

Mais Fournier trouble sa quiétude. Dès le 20 mai il fait plusieurs sorties, obligeant les Espagnols à reculer leurs pièces, énervant Mahy qui réplique par plusieurs attaques mal préparées car épidermiques (la colère est mauvaise conseillère !) qui échouent toutes avec pertes. Le 21 même scénario, mais malgré tout l'étau se resserre, et la famine menace. Au soir

Se présente alors un autre parlementaire de Mahy qui, sachant compter, savait qu'il n'y avait plus de vivres ! Fournier se fâche : « J'ai déjà fait part de mes intentions à votre général ; je n'y ai rien changé et n'y changerai rien. L'Empereur m'a confié cette place ; vous n'y entrerez que par la brèche et en me passant sur le corps. » Menaçant pour finir de faire pendre le prochain parlementaire... Tout était donc irrévocablement réuni pour une fin héroïque, et probablement tragique, quand, au matin du 23, les vigies des clochers de Lugo signalent des nuages de poussière à l'ouest tandis que les Espagnols lèvent le camp à la hâte. On ne sait pas ce qui vient car on n'attendait personne, et encore moins de par-là, mais ce sont sûrement des amis puisque l'ennemi décroche !

C'est en effet l'avant-garde de Soult, expulsé par Wellesley du Portugal, qui arrive dans le dos des assiégeants. Comme dans une pièce bien scénarisée, la place est sauvée à point nommé. Fournier a perdu 130 hommes, mais les Aigles du VI^e corps sont sauvées, et Ney fera un rapport élogieux pour Fournier. Les deux maréchaux s'entendent pour bien garder Lugo, trait d'union indispensable entre leurs opérations divergentes, mais Soult la joue « perso » et Fournier s'en aperçoit. Il prévient aussitôt Ney de la duplicité de son collègue.

Commence « la guerre des ducs ». Celui d'Elchingen se plaint au ministre, celui de Dalmatie dénonce Fournier pour prévarication (et Soult était expert en la matière). Du coup, entre un bien et un mal, pas de récompense pour Fournier. Qui se met aussi à dos le ministre en refusant tout net un aide de camp qu'on tente de lui imposer (pour le « surveiller », pense-t-il peut-être à raison). Quoi qu'il en soit il est remis en disponibilité et doit rentrer en France !

La charge héroïque de Fuentes de Oñoro

Depuis Sarlat Fournier écrit directement à Napoléon pour lui rappeler ses promesses de l'avancer s'il se distinguait, ce qu'il a fait, il faut bien le reconnaître, à plusieurs reprises.

La pénurie de généraux de cavalerie étant ce qu'elle est, le 10 septembre 1810 Fournier est nommé chef de la cavalerie du 9^e corps (Drouet d'Erlon) en Espagne. Il s'agit d'une petite brigade de six escadrons, deux de chacun des 7^e, 13^e et 20^e de chasseurs à cheval. Petite, certes, mais vigoureuse, car composée de vétérans endurcis, elle va d'abord lutter contre le célèbre Don Julian Sanchez dans la province de Salamanca.

Mais fera partie du petit contingent amené à reculer par Bessières renforcer Masséna.

Ce dernier a dû évacuer le Portugal après son échec devant les lignes de Torres Vedras faute de matériel de siège pour les forcer... Et faute du soutien que devait apporter Soult.

Son artillerie manque d'attelages et sa cavalerie est ruinée, ne pouvant guère aligner que 1000 dragons sous Montbrun. C'est pourquoi le soutien de l'Armée du Nord de Bessières est nécessaire pour reprendre l'offensive afin de débloquer Almeida. Le maréchal aurait pu et dû amener 20000 hommes, mais se bornera à quelques attelages et 2200 cavaliers, les 1400 cavaliers légers de Watier et Fournier, plus 800 cavaliers de la Garde et 6 pièces.

La bataille de **Fuentes de Oñoro**, livrée les 3 et 5 mai 1811 par Masséna à Wellesley, a déjà été abondamment décrite ailleurs, et même reconstituée en grand par le KRAC, je me borne donc au vécu particulier de la brigade Fournier. Dupont nous le décrit sans ambages.

Le 3 mai c'est une charge tout droit de ses 800 chasseurs qui « culbutent et poursuivent » environ 2000 cavaliers anglais, avant d'être repoussés par l'infanterie.

Le 5 la cavalerie est supposée fixer l'ennemi qu'elle a en vis-à-vis, mais avec des chefs tels que Montbrun et Fournier rien d'étonnant à ce qu'elle ait « fait mieux ».

Elle aurait même remporté seule la victoire si seulement Bessières avait apporté le concours de « sa » cavalerie de la Garde que Lepic refusa à Montbrun sans ordre exprès de son maréchal. Or ce dernier se trouvait opportunément hors de portée de le faire, « inspectant des fascines » -c'est fascinant, non ?- à des lieues du champ de bataille.



Fournier remporte son duel (un de plus) contre un officier des Rifles (par Benigni). Sur la gauche du tableau un sapeur et un tambour du 71^e Light écossais (qui n'était pas là) fuient la scène de cette très belle vision d'artiste.

Mais bon, cela n'ôte rien aux exploits remportés en son absence. Montbrun, assuré du renfort de trois pièces de la Garde (qu'il n'aura pas) s'est avancé avec son brio habituel.

Trois escadrons anglais sont « balayés » puis, arrivé sur la crête qui domine Nave de Havel, le divisionnaire charge Fournier de tourner la localité par la droite tandis que Watier le fera par la gauche. Ce dernier est repoussé, mais Fournier réussit tandis que les Dragons « taillent en pièces » deux régiments hanovriens qu'ils rejettent sur leur infanterie.

Ah, si seulement il avait du canon, il pourrait tenir le terrain pris, mais les trois pièces promises par Bessières n'arrivent pas. Wellesley, qui a repoussé les Français partout ailleurs, s'attache à renforcer sa droite en péril et Montbrun doit reculer.

Mais il reprend espoir quand lui arrivent enfin quatre pièces prélevées ailleurs par Masséna. Il les fait charger à mitraille, masquées par un escadron du 5e de hussards, dispose Watier à droite, ses dragons à gauche, Fournier en réserve, et attend l'ennemi qui arrive avec la confiance dans le succès qu'on lui connaît. Bientôt les hussards démasquent les pièces qui mitraillent les rangs adverses, aussitôt chargés par Watier.

Le terrain est rapidement dégagé, mais l'ennemi avait aussi profité du masque offert par ses cavaliers, et les Français découvrent alors « trois formidables carrés d'habits rouges », forts ensembles de 2000 hommes, que l'auteur dit appartenir aux 43rd et 52nd Light Regiments, avant d'ajouter que « le fantassin anglais... est le premier de tous dans la défense » et « enfoncer un carré anglais est chose réputée impossible, même à la cavalerie impériale. »



Aussi fou que son maître, le cheval de Fournier, au lieu de refuser l'obstacle des fantassins tenant ferme devant lui, entreprend de sauter par-dessus (d'après Rousselot), et c'est en s'écrasant sur eux qu'il ouvrira la brèche victorieuse. Le noble animal n'a pas survécu à son exploit mais **enfoncer un carré anglais** mérite d'être surligné.

Montbrun ne se décourage pas pour autant et ordonne à ses légers de « sabrer ces bougres-là ». À Watier le carré de droite, à Fournier les deux autres. Ce dernier charge le 20^e de chasseurs de Barbé du carré de gauche, et prend à son compte celui du centre avec les 7^e et 13^e de chasseurs.

La description fort lyrique de l'auteur nous montre Fournier galopant en tête de ses six cents sabres, d'un élan si irrésistible que malgré son feu la face du carré est renversée, puis l'autre, prise de dos, piétinée par les cavaliers qui ressortent par l'autre côté. Demi-tour hurle Fournier, et les cavaliers reviennent pour se saisir de leurs vaincus. Mais, c'est bien connu, l'Anglais, surtout vaincu, est de mauvaise foi. Des soldats qui avaient jeté leurs armes pour demander quartier s'en ressaisissent et font feu sur les officiers des Français qui tentent de réorganiser les vainqueurs. Le cheval de Fournier s'abat, et ses deux majors sont blessés en même temps, augmentant le désordre. Entre-temps le 20^e de chasseurs à lui aussi eu raison de « son » carré. Watier a échoué devant le sien mais Montbrun l'a pris à son compte et il cède à son tour. « La brigade anglaise n'existe plus. »

Que des renforts parviennent à Montbrun et la victoire est assurée. Masséna envoie le lieutenant Oudinot (fils du maréchal) porter l'ordre à la Brigade de cavalerie de la Garde de Lepic de se mettre à la disposition de Montbrun. Mais Lepic, suivant les consignes de son chef, refuse de « tirer le sabre du fourreau » sans un ordre du duc d'Istrie, qui reste introuvable en la circonstance, et l'occasion passe. L'Anglais réagit et accable sous le nombre les cavaliers français qui doivent se replier, abandonnant les trois-quarts de leurs prisonniers. Fournier est tiré de sous son cheval par un de ses sous-officiers qui lui donne sa monture, disant : « Sauvez-vous, mon général, il vaut mieux que je reste ici que vous ».

Il reste un exploit magnifique, unique même, puisque ces trois carrés « anglais » sont les seuls jamais enfoncés par la cavalerie française. Gloire à Montbrun, Fournier et Barbé !

La bien maigre récompense de Fournier sera la croix d'officier de la Légion d'honneur.

« *El Demonio* » (« Le démon »)

Fin 1810 la brigade Fournier est mise à la disposition du GD Thiébault, Gouverneur de Salamanca, lequel dépend de l'Armée du Nord du maréchal Bessièrès. Ce dernier dépeint Fournier comme « un général sans conscience, hostile au régime impérial et de moeurs absolument dissolues ; le surveiller de près et au besoin lui casser les reins ».

Alors oui, le Gouverneur ne tarde pas à constater l'exactitude du portrait communiqué, mais il va tolérer son turbulent subordonné car, à côté de ces défauts, parfois inexpiables, notamment envers la gent féminine (je passe les trop nombreux détails, certains bien sordides), le hussard n'est pas dénué de « qualités » sociales fort utiles... Sans même parler de son extrême efficacité sur le plan militaire où il excelle dans la chasse aux guérilleros qui le surnommeront « *El Demonio* ».

Parmi ses frasques les plus originales nous pouvons relever celle du jour de Pâques 1811 où il s'introduit en grand uniforme de hussard, traînant son sabre dans la cathédrale de Salamanca, au moment où allait commencer l'office... Qu'il prend à sa charge devant le clergé et

l'assistance médusés. Sa très belle voix entonne successivement en latin tous les psaumes, sans une seule faute, concluant comme il se doit par *l'Angelus autem Domini*. Au moment de la bénédiction il s'agenouille, semble se recueillir, puis se relève et entonne un magistral *Magnificat* à faire trembler les vitraux... Enfin, dans un silence absolu, fors le bruit de son sabre traînant sur les dalles pluri-centenaires, et sous les regards stupéfaits de toute l'assistance, il quitte les lieux, non sans s'être signé à l'eau bénite du sacristain qu'il gratifie d'une pièce.

Un autre domaine où il excelle, est celui du rançonnage de la population, tâche où, s'il vous en souvient, il avait pu s'exercer en France dans ses débuts révolutionnaires. Les chasseurs de sa propre cavalerie n'ont-ils pas « tagué » les murs de Salamanca de la trop célèbre sentence : « Guerre d'Espagne : mort du soldat, ruine des officiers, fortune des généraux ».

Et Fournier, loin d'être le dernier, semble avoir fait partie des premiers... de son grade, toutefois, car les déprédations des maréchaux étaient en rapport de leurs prérogatives, bien au-dessus des siennes. Toutefois Fournier poussa l'art jusqu'à opérer des prélèvements sur la « part » de ses collègues. Rendant visite au général Poinot qui commandait à Toro, il le trouve fiévreux et alité. Avisant sur la cheminée deux piles de pièces d'or, il en met une dans sa poche, disant au malade qu'en tant que commandant de la cavalerie de la province il était juste de partager, et part en lui souhaitant une meilleure santé...

À peine remise la victime galope d'un trait jusqu'à Zamora, le « fief » de Fournier qu'il trouve en train de festoyer. Fors Fournier tout sourire, les convives stupéfaits regardent ce grand général (de cuirassiers !) à l'uniforme gris de poussière qui a gardé son chapeau sur la tête et s'écrie, menaçant du doigt : « Général Fournier, je sais qu'à quinze pas vous mouchez une bougie avec une balle de pistolet, mais moi je vous donnerai un coup d'épée à la hauteur du quatrième bouton (le coeur !) de votre uniforme, car c'est là que je mouche les insolents de votre espèce... À demain ! »

Une fois la porte claquée avec violence par le visiteur, Fournier éclate de rire, s'écriant d'une voix forte : « Poinot, en voilà un qui est bien mal nommé, car il est sot sur tous les points », et de dire à son aide de camp d'arranger les modalités du duel... qui n'aura pas lieu, d'autres officiers, davantage « responsables », ayant su faire en sorte de l'éviter.

Mais cet épisode, outre montrer Fournier sous un jour déjà connu et reconnu, étaye une réalité intangible. Quand on considère sa « fortune » avant et après la Guerre d'Espagne, il est parfaitement évident qu'elle l'a très considérablement enrichi, tout comme son modèle absolu dans le genre, le maréchal Soult, longtemps « vice-roi » de fait de la très belle et surtout très riche Andalousie.

La plus belle page de la vie de Fournier

Éprouvant le besoin de rentrer en France, Fournier se dit malade pour en obtenir l'autorisation... En vain, car il reçoit l'ordre d'aller prendre le commandement de la cavalerie du maréchal Suchet en Aragon... Ce qui le ravit car il y voit enfin l'occasion de re-briller... passer divisionnaire ? peut-être comte ?? avec 30000 francs de rentes ???

Mais hélas pour lui il tombe, cette fois, vraiment malade durant le trajet, et obtient trois mois de congé en France... Ou à mieux dire à Sarlat, avec interdiction de quitter le département. S'il est trop malade pour se battre On (l'Empereur, d'où la majuscule à On) semble craindre qu'il ne le soit pas assez pour ne pas aller festoyer et intriguer à Paris...



Fournier en Russie 1812, au milieu de « ses » magnifiques Hussards Badois (détail par Girbal). À sa droite figure le Colonel von Cancrin, tué le 14 novembre, et à sa gauche le MdL/Chef Martin Springer, héros du régiment.

Fournier écrit directement à l'Empereur, quémendant, malgré son « état de santé », un poste actif à la Grande Armée... Et Napoléon l'appelle à Dresde au commandement d'une brigade de cavalerie, avisant en même temps la gendarmerie de s'assurer que le général aille bien directement de Sarlat à Dresde, sans passer par la « case » Paris !

Le nouveau commandement de Fournier est celui de la cavalerie du IX^e corps du maréchal Victor, formant réserve de la Grande Armée et composé aux deux-tiers d'étrangers, Allemands et Polonais. La brigade Fournier compte les cheveau-légers hessois et les hussards Badois. Le 2^e lanciers de Berg ne l'a pas encore rejointe.

Bien sûr, ces superbes régiments allemands ne sont pas, dans un premier temps, ravis de se voir commander par un Français, en outre dans une campagne qui les motive fort peu. Nonobstant, les réticences tombent rapidement en constatant l'efficacité du général sur le terrain. Il est même heureux que ce soit lui qui forme alternativement l'avant-garde et l'arrière-garde au gré des atermoiements de son chef. Ce dernier manque l'occasion d'écraser Wittgenstein qui ignorait son arrivée (un comble eu égard aux milliers de Cosaques disponibles) ... Puis se laisse compromettre à Czarnicki, il est vrai par suite du manque de « coopération » d'Oudinot (pitoyable « préquel » de sa « prestation » de Dennewitz en 1813).

Du coup seule la cavalerie de Fournier est réellement engagée et, au gré de multiples combats, embuscades, manoeuvres « savantes » (pour ne pas dire « pièges à cons » où l'ennemi tombe systématiquement), parvient à dégager le IXe corps de l'étreinte des Russes, pendant que le IIe corps d'Oudinot, il est vrai réduit à une taille divisionnaire, assiste en spectateur impassible. Lors de l'accrochage final de la séquence, Fournier qui y prend la part du lion a son cheval tué sous lui.

Défaite relative donc, bien sûr présentée comme une victoire par Victor le mal nommé, qui bat en retraite sur Smoliany, tranquillement car Fournier, qui frôle la mort, perdant un nouveau cheval sous lui, mène la vie dure aux Russes, qui ne poursuivent plus qu'avec circonspection. Ces épisodes, bien que « négatifs » car en retraite, ont un effet « positif » sur les cavaliers de Fournier, vainqueurs en toutes occasions, et qui aiment désormais leur chef.

Averti de la part flatteuse prise par Fournier dans les opérations de sa gauche, l'Empereur le nomme général de division, le 11 novembre 1812. Le 26, à la veille de **La Bérézina**, le IXe corps fait sa jonction avec ce qui reste de la Grande Armée de retour de Moscou... Soit au plus 25000 hommes en état de se battre. Je ne développe pas les péripéties de cette terrible bataille qui aurait pu voir la fin de l'armée française et la capture de l'Empereur, me bornant au particulier concernant la « Brigade Fournier » et son nouveau « divisionnaire ».

Grâce aux « manoeuvres » dilatoires orchestrées par Kutusov, par sa faute trop loin pour intervenir lui-même, Tchitchagov, qui devait former « l'enclume » a été éloigné, et Wittgenstein qui devait le renforcer s'est trouvé « retardé » puis « détourné », finissant par « pousser » les Français au lieu de les bloquer, synonyme de destruction. Au résultat ces derniers réussissent à franchir la rivière et y construire deux ponts par lesquels l'armée sauve sa partie encore active au prix d'une double bataille.

Une sur la « bonne » rive sous Oudinot puis Ney, qui repousseront les forces rameutées par Tchitchagov, et une sur la « mauvaise » rive sous Victor, afin de gagner le temps de sauver ce qui pouvait encore l'être. La Division Partouneaux paye durement le prix de l'exécution fidèle d'ordres inadaptés, et ses survivants, encerclés par dix fois leur nombre doivent se rendre, ayant toutefois « mobilisé » la moitié des forces de Wittgenstein, dont l'autre moitié pousse inexorablement vers les ponts salvateurs.

<http://www.planete-napoleon.com/docs/1812.BerezinaPartouneaux.pdf>

Victor a reçu l'ordre de les défendre avec ses Allemands et Polonais, et remplira sa mission, mais là encore, vous l'allez voir, il y parviendra grâce à la cavalerie de Fournier. Il reste 800 hommes (en fait 400 à cet endroit) au général qui voit s'avancer contre lui 5000 cavaliers russes (en fait 2400 à cet endroit... Ce qui reste dans le même rapport de forces).

Qu'il se laisse attaquer et il sera inmanquablement submergé et repoussé au-delà du flanc de l'infanterie qui devra rompre à son tour, sera poussée sur la rivière et détruite.

Pour un émule de Lasalle, la question ne se pose pas plus que la réponse : Chargez !



Fournier mène la « charge à la mort » des Cheveau-légers Hessois contre les Russes (détail d'après Rousselot).

Comme un seul homme les centaines d'Allemands suivent leur chef français, à la très grande stupéfaction des Russes qui n'avaient pas pris la peine de se déployer tant ils étaient sûrs de leur force. Leur première brigade est « surprise de face » car aucun ordre n'est sorti de la gorge nouée de son chef, qui est culbuté avec son monde sur la deuxième brigade, et ainsi de suite, le tout finissant poussé en désordre dans le ravin de Trostinianitsé, un nom qui ne s'invente pas et que je prends plaisir à mentionner.

Les vainqueurs inespérés se rallient et regagnent leur position de départ en lisière d'une forêt, escortant leur général de leurs hourras. Ce dernier vient de commander l'une des plus étonnantes et efficaces charges de cavalerie de l'Empire.



Les Hessois (et Badois au second plan) menés par Fournier à La Bérézina (peinture de... Fournier-Sarlovèze !)

Et ce n'était pas fini. Pendant que l'infanterie de Victor résiste aux attaques ennemies, Fournier délivre trois autres charges victorieuses, maintenant à distance la cavalerie ennemie, probablement échaudée par la première occurrence. Mais cette gloire s'est payée du sang des braves. Vers quinze heures, il n'en reste plus que 450 (disons 250 !) encore valides, quand les Russes parviennent à force d'efforts à établir une batterie à même de tirer sur les milliers de malheureux agglutinés devant les ponts... Et c'est aussitôt la panique...

Le maréchal Victor se rend compte que s'il ne fait rien il sera lui-même coupé et son corps détruit. Il envisage une attaque générale pour desserrer l'étau et demande à Fournier « un

dernier effort » pour la soutenir. « La cavalerie fera son devoir jusqu'au bout » répond le général... Et il lancera encore trois autres charges, étant blessé au cours de la deuxième. Repoussés sur tous les points les Russes évacuent leur position d'artillerie et la tête de pont de Studianka reste inviolée. Victor traverse la Bérézina de nuit, sous la protection des 200 survivants (en fait 100) de sa cavalerie. Ceux-ci passés à leur tour le feu est mis aux ponts. Des milliers de malheureux, quinze à trente mille selon qui parle, sont abandonnés à leur sort.

Dès le lendemain Fournier, sommairement soigné, assume l'extrême arrière-garde de l'armée, perdant encore un cheval sous lui à Molodeczno, et un autre à Kovno, en menant ses derniers cavaliers à leur dernier combat. Puis c'est le désastre intégral, la fin de la fin.

Fournier parvient miraculeusement à Leipzig sur ses deux pieds gelés, le droit déjà atteint de gangrène. De douloureuses injections de camphre parviennent malgré tout à le sauver.

Le général Fournier n'avait pas mené ses dernières charges. Ce sera pour 1813 !

La dernière chute

De Leipzig le général a gagné Berlin -toujours l'attrait des capitales !- où il demande le grade de commandant de la Légion d'honneur, mais ladite demande, reste sans réponse. Fournier, sous le prétexte de se rendre à Sarlat pour vendre ses biens aux fins de reconstituer ses équipages perdus en Russie, obtient alors un congé de quatre mois et file directement intriguer à Paris. Outre Clarke déjà acquis, il gagne à sa cause, probablement par l'entremise de leur ancienne maîtresse commune, Fortunée Hamelin, décidément pas rancunière, Savary, ministre de la police, celui-là même qui l'avait arrêté en 1802 !

Il joue de ces puissantes relations pour se faire indemniser de ses pertes de 1812 et obtenir un commandement. Clarke le nomme à la tête des forces devant constituer à Mayence le 2e corps de cavalerie... Mais Fournier, qui n'a pas obtenu l'argent escompté, ne veut pas quitter la capitale sans lui... Et l'occasion passe ! L'Empereur tance son ministre qui a eu tort de confier à Fournier un commandement trop « flatteur ». « Si le général Fournier n'est pas encore parti, nommez un autre général à sa place !

P.S. - Vous ferez connaître de plus à ce général qu'il n'aura pas l'honneur d'être employé dans cette campagne. »

La hire impériale semble venir du fait que Clarke avait dans l'intervalle octroyé « au nom de l'Empereur » 10000 francs d'indemnisation pour la perte de ses équipages en Russie.

Fournier a donc « gagné » son indemnisation... et perdu sa place de chef du 2e corps de cavalerie... Le général revient alors à la charge auprès du ministre dans le but d'obtenir le commandement de l'un des régiments de Gardes d'Honneur en formation... Mais « les véritables hommes de guerre se font rares » et finalement notre hussard est nommé par l'Empereur au commandement d'une des trois divisions du 3e corps de cavalerie.

Elle comprend les 1er, 2e, 4e et 12e régiments de hussards et les 29e et 31e de chasseurs à cheval. Il n'y reste que quelques vieux soldats qui s'emploient à former les trop nombreux conscrits. Dans ce but le corps n'est pas employé lors de la campagne de printemps qu'il passe

en garnison à Leipzig dont Arrighi est nommé gouverneur. Mais la situation n'y est pas si tranquille qu'escompté puisque le secteur est infesté de corps francs ennemis qui mettent en péril les communications et les convois qui les empruntent.

La « garnison » s'aguerrit donc en donnant en permanence la chasse à ces importuns. Qui finissent par être si nombreux que 18000 d'entre eux, sous Woronzov et Czernichew sont sur le point de s'emparer de Leipzig, que Arrighi ne parvient à sauver qu'en les informant de l'armistice que viennent de signer les belligérants. Les Russes lâchent donc l'affaire et s'éloignent mais le partisan prussien Lützow, bien que dûment informé, continue ses « opérations ». Napoléon charge Arrighi d'y mettre fin, et c'est Fournier qui s'y colle.



Le 17 juin 1813, Fournier, à la tête de Cheval-légers Wurtembergeois, défait le Freikorps Lützow (d'ap. Knötel).

Je ne rentre pas dans les détails, que j'ai déjà développés sur le forum sous le titre de « Surprise à Kleinschkorlopp ». L'arrogant Lützow, ayant décliné la proposition de se retirer et ayant fait ouvrir le feu sur la troupe de Fournier qui s'avanceit au pas, voit ses 3000 partisans mis en déroute tandis que lui-même est réduit à s'enfuir presque seul et à pied.

viewtopic.php?f=1&t=1115&p=6901#p6901

Le 15 juillet 1813, pendant l'armistice, l'Empereur passe en revue le 3e corps de cavalerie d'Arrighi, et récompense Fournier en l'élevant au grade de commandant de la Légion d'honneur. Suivra le titre de comte de l'Empire. Mais de gratitude en retour, pas plus que d'habitude, autrement dit aucune. Cela n'empêche pas le général de faire son devoir de militaire, comme d'habitude aussi, autrement dit de manière brillante.

Au soir de **Gross Beeren**, le 26 août 1813, il sauve littéralement de la destruction le VIIe corps de Reynier accablé par les Prussiens de Bülow. Ce qui est remarquable, c'est que son intervention inopinée dans le flanc de la cavalerie prussienne relève de l'initiative personnelle qu'il prend en contre-indication des ordres de son général en chef, le maréchal Oudinot, qui auraient conduit à son inaction. Il a de ce fait réduit à un échec ce qui tournait au désastre !



Chasseurs de Fournier et Leib Husaren aux prises sous la pluie au soir de Gross Beeren (détail d'après Knötel).

Les mêmes causes conduisant toujours aux mêmes effets, l'incompétence globale de ses chefs conduit au désastre de **Dennewitz**. Toute l'énergie de Fournier qui multiplie les charges ne permettra que de retarder les effets de la fausse manoeuvre délibérée d'Oudinot pour nuire à Ney qui l'avait remplacé au commandement de l'Armée de Berlin.

À **Leipzig**, son rôle se perd dans le gigantisme de la bataille, mais on le retrouve à l'arrière-garde de la retraite qui s'ensuit, repoussant avec succès les poursuivants russes.

Arrive le 26 octobre 1813, où Napoléon réunit à Fulda une sorte de conseil de guerre impromptu, dans lequel il expose la situation, soit 300000 Coalisés poursuivant l'armée française, et 50000 Austro-Bavarois lui barrant à Hanau la route du retour en France.

Napoléon passe d'un général à l'autre, questionnant sur les effectifs disponibles tout ce brillant aréopage profondément déprimé. Entre les questions nerveuses du souverain et les réponses embarrassées des généraux, seuls les coups de la cravache impériale sur les bottes du Maître rompent le silence...

Jusqu'à ce que, dans le dos de Napoléon, la voix de Fournier s'entend marmonner des reproches. L'Empereur se retourne, courroucé : « Que dites-vous, Monsieur ? - Je dis que vous vous perdez et que vous perdez la France. Voilà ce que je dis. - Qu'on arrête cet insolent » dit Napoléon en levant sa cravache, et Fournier de mettre la main à son sabre, qu'il va dégainer quand il en est empêché par ses voisins. Il est effectivement arrêté et enfermé dans une maison gardée par les gendarmes.

On ne sait bien évidemment pas ce qui lui passa par la tête cette nuit-là, mais on peut tenter de l'imaginer. Au mieux il va se retrouver emprisonné en forteresse, mais au pire il peut craindre le peloton d'exécution. Si la première mesure peut trouver une fin rapide eu égard à la situation, les Coalisés peuvent réussir sur la Kinzig ce qui échoua sur la Bérézina l'année passée, soit la capture ou la mort de Napoléon et la fin de la guerre, la seconde verrait la fin de Fournier à la veille de sa délivrance par les événements militaires envisagés, ce qui serait « ballot ». Il décide donc de s'évader et parvient à le faire...

Après avoir remonté à contre-sens les colonnes en retraite, signe de la volonté de passer dans les lignes ennemies, il tombe finalement sur l'arrière-garde de Mortier qui, c'est le cas de le dire, se garde... militairement. Impossible de franchir les postes sans se faire prendre. Épuisé (comme un cavalier à pied !) il décide de se rendre au maréchal. Il est entrain de tenter de s'expliquer lorsqu'arrive un officier de gendarmes qui prétend l'arrêter.

Mortier l'en empêche et se porte garant du général qu'il fera accompagner et remettre au grand-prévôt le lendemain. Ce dernier notifie alors au « prévenu » sa destitution par l'Empereur qui l'assigne à résidence dans « une commune » sous surveillance policière.

L'ex-général Fournier avait-il fourni sa dernière charge ? Non, mais la dernière est originale et mérite d'être rapportée ici. Il est donc prisonnier escorté par des gendarmes qui le mènent à Mayence quand un parti de Cosaques les attaque, tuant le gendarme qui chevauchait à hauteur de la portière de sa calèche. Fournier en sort et enfourche le cheval du tué. Pour s'enfuir ? Non ! Il prend la tête du peloton qu'il entraîne contre les Cosaques et les disperse. Après quoi il remonte en voiture en souriant et dit : À Mayence !

Un singulier inspecteur général

Fournier souhaitait, bien sûr, rentrer à Sarlat, mais la « commune » de destination pour y tenir résidence n'ayant pas été fixée il doit attendre à Mayence qu'elle le soit... et dans l'intervalle la ville se trouve bloquée par les Coalisés. Il devra y attendre la fin des hostilités, ayant la chance d'avoir évité le typhus qui y tuera plus de 15000 malheureux. À peine « libéré » il vole à Paris porter son adhésion au nouveau gouvernement qui, c'est alors notoire, est enclin à toutes les largesses envers ceux qui ont capitulé sans y être contraints ou se sont opposés à « Bonaparte ». Les « états de service » de Fournier sont appuyés par son courrier suivant.

« Deux fois jeté dans les fers, deux fois nommé conspirateur contre la sûreté de l'État dans les décrets de proscription du tyran pour lui avoir parlé le langage de la vérité et de l'honneur, je demande à mon retour de l'exil d'être replacé au poste dont vinrent m'arracher les sbires de Bonaparte et je demande une inspection générale de cavalerie. »

Dont acte ? Non, car il y a beaucoup trop de nouveaux « candidats » à satisfaire avant lui. Il est toutefois rapidement nommé Chevalier de Saint-Louis, mais doit chercher un poste où la concurrence sera moins rude. Il trouve parmi ses nombreuses compétences une qu'il sera seul à pouvoir mettre en avant et propose au ministre de rédiger de nouvelles lois sur la Justice Militaire qui sont devenues totalement inadaptées. Son offre est acceptée et après seulement quelques mois il présente au maréchal Soult ses Considérations sur la législation militaire qui montreront sa grande clairvoyance et une étonnante « modernité ».

Lors des Cent jours Fournier ne suit pas le Roi mais lui fait savoir qu'il reste à sa disposition. Pour une fois il ne demande aucun emploi à Napoléon et se vante dans les cabarets parisiens qu'il ne le reverra que contraint et forcé... Ce qui n'arrivera pas, l'Empereur ayant bien d'autres chats à fouetter, mais ces rodomontades seront répétées au Roi qui, de retour, saura récompenser Fournier de sa « fidélité ». Il sera à plusieurs reprises inspecteur général de cavalerie, pour le plus grand malheur des officiers des régiments qu'il inspectera, avec dureté pour ne pas dire extravagance, ce dernier trait de sa personnalité se révélant par ailleurs dans tous ses actes, civils comme militaires.

En 1819 il fixe sa résidence d'inspecteur à Sarlat, dans l'unique but d'humilier les notables locaux, et y parvient plutôt bien... Bref, je laisse la conclusion, peu glorieuse, à l'auteur de l'ouvrage : « ... Fournier est toujours semblable à lui-même, orgueilleux, fat, sarcastique, violent. Les infirmités, en survenant vers cette époque, parviendront seules à calmer ce tempérament excessif. » Devenu (plus) « sage » il en est récompensé par Roi qui veut le faire comte de Lugo, ce que le général refusera, préférant ajouter à son nom celui de Sarlovèze (i.e. « de Sarlat »), ce qui fut accepté. En revanche, sa tentative d'être élu député de sa ville échoua par suite des trop nombreux ennemis qu'il s'y était fait. Charles X l'en consolera en 1826 en lui octroyant la dignité de grand officier de la Légion d'honneur.

Fournier meurt à Paris en 1827, âgé de seulement 54 ans, dans son lit, pas vraiment comme un hussard de Lasalle, mais ce n'était certes pas pour n'avoir pas laissé à la Camarde de très nombreuses occasions de l'occire. De Montebello et Marengo à Gross-Beeren, Dennewitz et Leipzig, en passant par Heilsberg, Fuentes de Oñoro et surtout La Bérézina, pour ne parler que des batailles, les exploits du général parlent si fort en sa faveur que l'on serait presque tenté d'oublier le reste... s'il n'était aussi parfois de la plus grande originalité... formant un tout indissociable à cette personnalité d'exception.



EFFECTIFS DES UNITÉS COMMANDÉES PAR FOURNIER

ITALIE 1800

Batailles de Montebello et Marengo

Le 12^e de Hussards du Chef de Brigade (Colonel) Fournier est donné à 596 h le 17 mai à Orbe.

12^e de Hussards, le 9 juin à Montebello (avant d'y subir 65 tués ou blessés), 4 escs (probablement 2 !), 310 h.

12^e de Hussards, le 11 juin (OB d'archives), 4 escadrons, 340 h (donc à supposer arrivée de renforts).

12^e de Hussards, le 14 juin à Marengo (OB « officiel »), 4 escadrons, 400 h.

12^e de Hussards, le 20 juin (OB d'archives), 4 escadrons, 300 h.

ESPAGNE 1809-1811

Le 16 janvier 1809, bataille de La Coruña*

Brigade GB Fournier (de la 5^e Division de Dragons, GD Lorge)

15^e de Dragons, Colonel Frenillé, 3 escadrons, 436 h.

25^e de Dragons, Colonel d'Ornano, 3 escadrons, 414 h.

*Selon certains la brigade aurait alors déjà été détachée au VI^e Corps.

Le 18 octobre 1809, bataille de Tamamès*

Brigade, GB Baron Fournier (du VI^e Corps, GD Marchand)

15^e de Dragons, Colonel Boudinhou, 2 escadrons, 400 h.

25^e de Dragons, Colonel d'Ornano, 2 escadrons, 400 h.

*La présence de la brigade semble avérée, toutefois Fournier semble absent.

Les 3-5 mai 1811, bataille de Fuentes de Oñoro

Brigade GB Baron Fournier (sous le GD Montbrun)

7^e de Chasseurs à Cheval, 2 escadrons, 282 h.

13^e de Chasseurs à Cheval, 2 escadrons, 270 h.

20^e de Chasseurs à Cheval, 2 escadrons, 242 h.

RUSSIE 1812

Division de Cavalerie du IX^e Corps (Victor) le 31 août 1812

30^e Brigade de cavalerie légère, GB Delaître

2^e Cheval-Légers de Berg, Oberst Nesselrode, 4 escadrons, 693 h.

Cheval-Légers Hessois, Oberst Dalvigk, 4 escadrons, 348 h.

31^e Brigade de cavalerie légère, GB Baron Fournier

Cheval-Légers Saxons « Prince Jean », Oberst Rayski, 4 escadrons, 556 h.

Hussards Badois, Oberst Laroche Starkenfels, 4 escadrons, 399 h.

À la Bérézina (défense de Studianka) le 28 novembre 1812

de la Division de Cavalerie du IX^e Corps, GD Baron FOURNIER

Cheval-Légers Hessois, Oberst Dalvigk, 200 h.

Hussards Badois, Oberst Laroche Starkenfels, 200 h.

ALLEMAGNE 1813, batailles de Gross-Beeren, Dennewitz et Leipzig

6^e Division Légère le 15 août 1813, GD Comte FOURNIER, 1361 h.

14^e Brigade Légère, GB Ameil

III/2^e Hussards, Major Schmetz, 1 escadron, 250 h.

V/4^e Hussards, Major Potier, 1 escadron, 213 h.

IV/12^e Hussards, 1 escadron, 237 h.

15^e Brigade Légère, GB Baron Mouriez

IV/29^e Chasseurs à Cheval, Major Becker, 1 escadron, 228 h.

IV/31^e Chasseurs à Cheval, Frin de Cormeré †, 1 escadron, 231 h.

IV/1^{er} Hussards, Colonel Clary, 1 escadron, 202 h.

6e Division Légère le 1^{er} septembre 1813, GD Comte FOURNIER, 1457 h.

14^e Brigade Légère, GB Ameil

III/IV/2e Hussards, Major Schmetz, 2 escadrons, 430 h.

V/4e Hussards, Major Potier, 1 escadron, 44 h.

IV/12e Hussards, 1 escadron, 297 h.

15^e Brigade Légère, GB Baron Mouriez

IV/29e Chasseurs à Cheval, Major Becker, 1 escadron, 141 h.

IV/31e Chasseurs à Cheval, CdE Girard, 1 escadron, 241 h.

IV/1er Hussards, Colonel Clary, 1 escadron, 298 h.

Artillerie Divisionnaire

5^e Cie/5^e RAC (4 canons de 6 £ et 2 obusiers).

6e Division Légère le 1^{er} octobre 1813, GD Comte FOURNIER, 1140 h.

14^e Brigade Légère, GB Ameil

III/IV/2e Hussards, Major Schmetz, 2 escadrons, 353 h.

V/4e Hussards, Major Potier, 1 escadron, 33 h.

IV/12e Hussards, 1 escadron, 202 h.

15^e Brigade Légère, GB Baron Mouriez

IV/29e Chasseurs à Cheval, Major Becker, 1 escadron, 121 h.

IV/31e Chasseurs à Cheval, CdE Girard, 1 escadron, 177 h.

III/IV/1er Hussards, Colonel Clary, 2 escadrons, 254 h.

Artillerie Divisionnaire

5^e Cie/5^e RAC (4 canons de 6 £ et 2 obusiers).



Fournier le légendaire sabreur de Fuentes de Oñoro, dans une énième vision d'artiste, qui montre combien le général a marqué l'imaginaire de l'épopée impériale.

De fait, le port prématuré en Espagne des « Belgic shakos » aidant, on pourrait presque s'imaginer à Waterloo, où certains nourrissent le fantasme que la présence de Fournier aurait pu, qui sait, changer les choses...